La fin du miracle brésilien, le temps du Mexique ?

The End of the Brazilian Miracle, Mexico's Turn ?

Ilán Bizberg

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/interventionseconomiques/6055>

DOI : 10.4000/interventionseconomiques.6055

ISSN : 1710-7377

Éditeur

Association d'Économie Politique

Référence électronique

Ilán Bizberg, « La fin du miracle brésilien, le temps du Mexique ? », *Revue Interventions économiques* [En ligne], Hors-série. Transformations | 2014, mis en ligne le 01 mars 2014, consulté le 29 mars 2023.

URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/6055> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.6055>

Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

La fin du miracle brésilien, le temps du Mexique ?

Ilan Bizberg

*El Colegio de México
Chercheur associé au CEFM/UQAM
et au CADIS/EHESS Paris.*

La seule possibilité pour que vienne le temps du Mexique, c'est que le pays se détache du modèle basé sur les maquiladoras et recompose son tissu industriel

Depuis quelques mois on lit dans les journaux économiques que le temps du Mexique est arrivé. Cela après des années d'une autre infatuation avec le temps du Brésil. À quoi cela sert-il de dire qu'un pays après un autre est en train de pointer ? La réponse rapide : à rien. Et cela parce que le développement, comme l'ont dit la plupart des économistes sérieux, est une question d'institutions, d'acteurs (les entreprises mais aussi les syndicats et l'État), et surtout une trajectoire historique. Pour reprendre Rodrik, il est facile d'avoir pendant quelque temps une forte croissance, ce qu'ont fait à un moment ou à un autre la plupart des pays du monde ; ce qui est difficile, c'est de soutenir le pas, et cela ne dépend d'une conjoncture quelconque mais des configurations institutionnelles nationales. Ce sont elles qui permettent de répondre aux défis extérieurs et intérieurs qui menacent la dynamique de croissance.

Le Brésil a les moyens de rebondir

Il est certainement vrai que le Brésil connaît une décélération à cause du ralentissement de la croissance en Chine. Ce ralentissement a un impact sur les prix et le volume des exportations brésiliennes de produits de base, mais le modèle de croissance suivi ces dix dernières années a aussi reposé sur l'accroissement de la demande interne, laquelle a stimulé les importations. La conséquence de ceci, c'est que le Brésil a maintenant un important déficit de sa balance courante qui pousse naturellement à un ralentissement de l'économie. Ce pays a eu une croissance très forte au cours de la dernière décennie ; il a aussi traversé la crise mondiale sans trop en souffrir. Mais il a aussi profité de la croissance exceptionnelle de la Chine qui lui a permis de repousser pour un temps le poids de la contrainte extérieure (en termes de devises notamment) qui a toujours pesé sur sa capacité de croître, comme sur celle de la majeure partie de l'Amérique latine d'ailleurs.

Les élites économiques brésiliennes ont toujours cru que pour fonder une croissance tirée par les salaires (*wage led growth*), il fallait des politiques industrielles vigoureuses et ciblées, mais aussi éviter toute surévaluation de la monnaie (la maladie hollandaise) afin d'empêcher que la demande créée à l'intérieur ne se porte pas vers l'extérieur sous forme d'importations. Le Brésil a besoin de croître de l'intérieur, de se réindustrialiser et d'investir pour étendre et améliorer les services sociaux, ce qui est d'ailleurs exigé par les mouvements sociaux qui ont éclaté l'été dernier. Ce pays a les moyens de le faire : il a le système bancaire public, entre autres la Banque nationale de développement économique et social (BNDES), la banque de développement la plus importante du continent et l'une de plus importantes du monde ; il ne s'est jamais vraiment ouvert et n'a jamais non plus signé d'accords de libre-échange avec des pays plus puissants que lui. Il peut donc investir dans l'infrastructure physique et sociale et stimuler son industrie. En plus, la pression fiscale dans ce pays est semblable à celle des pays européens. Tout cela lui donne une marge de manœuvre importante pour rebondir le moment venu.

Le Mexique a tout misé sur l'extérieur

Par contre, le Mexique a complètement raté ces dix dernières années exceptionnelles et n'a pas profité de la colossale croissance de la Chine. À l'inverse du Brésil, le Mexique a tout misé sur le marché extérieur, celui des États-Unis principalement. Son secteur manufacturier est aujourd'hui directement concurrencé par la Chine, sur le marché américain comme sur son marché interne. Il est vrai que le Mexique a réussi à maintenir un excédent commercial avec les États-Unis, en grande partie grâce aux exportations des *maquiladoras* qui représentent 60 % de ses exportations totales, mais ce sont des usines d'assemblage qui payent des bas salaires et incorporent peu de valeur ajoutée au produit final, ou

des usines de production de véhicules automobiles qui incorporent plus de valeur ajoutée et paient des salaires plus élevés, mais qui n'ont pas d'effets d'entraînement sur la structure industrielle interne. Au cours des dernières années, on a vu disparaître des pans entiers de l'industrie qui ont succombé à la concurrence chinoise, à tel point que, maintenant, l'excédent avec les États-Unis comble à peine le déficit avec la Chine.

Le Mexique a aussi raté le boom des produits de base, à la différence de presque tout le reste de l'Amérique latine qui a connu une croissance exceptionnelle (qui, selon plusieurs commentateurs, ne se reproduira plus). Au contraire, il en a souffert : grand importateur de céréales (surtout du maïs), il a été soumis à la hausse des prix. Il a certes bénéficié de la hausse du prix du pétrole, sa principale source de devises (avec les envois de fonds des migrants mexicains aux États Unis) mais comme le gouvernement mexicain, qui détient le monopole de la production du pétrole, a très peu investi dans l'exploration et l'exploitation des nouveaux gisements, la production ne cesse de baisser.

Autre réalité : le marché intérieur dépend essentiellement des investissements étrangers, dans la *maquila* comme dans les autres industries. Or, en se liant les mains avec l'ALENA, le gouvernement ne peut plus mettre en place des politiques industrielles ni intervenir directement dans l'économie, ce qui lui est interdit par le traité. Et comme le Mexique dépend des exportations, basées à 60 % sur l'assemblage, le gouvernement doit s'assurer de la compétitivité du pays, surtout en termes de coût de main d'œuvre et de charges sociales ou fiscales. La conséquence de ceci est que les salaires sont très bas – le salaire minimum réel de 2010 représente le tiers de celui de 1982 –, que les charges sociales sont peu élevées et n'offrent donc qu'une faible couverture sociale, et finalement que la pression fiscale est l'une des plus faibles de toute l'Amérique latine. L'atonie du marché intérieur s'ensuit naturellement.

Le Mexique est pris au piège

Retournons à la question de départ : le temps du Mexique est-il venu ? L'argument principal pour défendre cette idée est que les salaires chinois ont augmenté et que cela rend possible la reconquête du marché intérieur par les entreprises mexicaines. Mais, même si les salaires montent en Chine, il faut aussi compter avec la concurrence des bas salaires en Inde, en Indonésie, etc. On mentionne également les réformes structurelles qui sont engagées, surtout celle dans le secteur pétrolier. Mais une seule industrie ne va pas faire d'un pays de presque 120 millions d'habitants un miracle économique comme ce ne fut le cas déjà de l'industrie *maquila*. La seule possibilité de voir venir le temps du Mexique,

c'est que le pays se détourne du modèle basé sur les *maquiladoras* et recompose son tissu industriel. Mais vu la faible capacité fiscale de l'État mexicain et les dispositions contraignantes de l'ALENA, on ne voit pas trop comment c'est possible, à moins de renier le traité. Le Mexique est pris dans la trappe de l'ALENA et de son modèle exportateur (très différent de celui de l'Asie du Sud-Est). Comment peut-on dire dans ces conditions que le temps du Mexique est arrivé ?